

Note de recherche — Research Note

Granitiers et collectivité : Barre (VT), 1870-1910, une première approche

Albert Desbiens et Stephen J. Randall*

Fondée sur les résultats de trois instantanés de la population (recensements de 1870, 1900 et 1910), cette étude de Barre (Vermont) reflète les progrès et les transformations de la ville alors que l'exploitation du granite assure son développement. Le cas de Barre, exceptionnel pour le Vermont, nous offre des perspectives intéressantes pour l'étude d'une petite ville dont la croissance est assurée par une seule industrie, faisant peu de place aux femmes et aux enfants et dont les travailleurs sont en large majorité des immigrants qualifiés, syndiqués et qui reçoivent des salaires relativement élevés.

Cette note de recherche trace un bilan avant tout statistique des premières investigations des auteurs qui comptent tracer éventuellement un portrait complet de l'évolution sociale de la collectivité entre 1870 et 1940.

Based on the results of the census of population reports for 1870, 1900 and 1910, this study of Barre (VT) shows the progress and transformation of the city as its growth is sustained by the exploitation of granite. The case of Barre, which seems exceptional for Vermont, offers interesting perspectives on the study of small town industrialization centered on a single industry which employed a majority of qualified immigrant workers who were relatively well paid and tended to join the unions. Quarrying was also an industry that made little room for women and children.

This research note mainly draws a statistical balance-sheet of the first results of the investigation of the authors who eventually count on giving a more complete picture of the social evolution of the community of Barre between 1870 and 1940.

Au cours des trois dernières décennies, les études de collectivités urbaines ont connu aux États-Unis des changements considérables tant du point de vue méthodologique que de celui de l'analyse. Graduellement, l'intérêt presque exclusif pour la mobilité sociale et économique, qui a caractérisé, entre autres, les influents travaux de Stephan Thernstrom dans les années 60 et au début des années 70, s'est relativisé. On a davantage insisté

* Albert Desbiens est professeur au Département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal et Stephen J. Randall enseigne au Département d'histoire de l'Université de Calgary.

Les auteurs tiennent à remercier Philippe Benoît, Charles McNeil, Sylvie Murray et Sherri Tepper qui ont participé à la recherche ainsi que Paul-André Linteau qui les a aidés de ses commentaires. La recherche à la base de cet article a bénéficié d'une subvention du Fonds FCAR.

sur la totalité de l'expérience de vie collective. À part la question de la mobilité, les analyses ont pris en considération des sujets comme l'immigration et les migrations, la composition sociale et les relations ethniques, la nature de la force ouvrière et de ses organisations et, le cas échéant, le logement et le transport, la vie familiale et le rôle des femmes dans la collectivité. Ce type d'étude en est venu à représenter un mélange passionnant d'histoire urbaine, d'histoire du travail, d'histoire de l'immigration et des rapports ethniques, d'histoire des femmes et de la famille, sans perdre de vue la perspective sur la mobilité sociale héritée des années 60. Cette étude de la ville de Barre (Vermont) s'inspire de cette approche. Elle porte sur des recherches en cours et soulève autant de questions qu'elle apporte d'éléments de réponses aux interrogations actuelles¹.

Pendant des décennies, Barre, avant d'être connue comme la « capitale du granite », n'est qu'un paisible village dont l'agriculture et le commerce constituent les activités principales. Cependant, à compter de la fin du XIX^e siècle, la ville connaît un progrès fulgurant grâce au développement des chemins de fer, à l'introduction de nouvelles techniques d'extraction et de transformation du granite et à la popularité de ce matériau dans les constructions de l'époque.

La population triple de 1880 à 1890, puis double encore entre 1890 et 1900, pendant que les carrières et les « sheds » de transformation se multiplient et que le caractère commercial de l'agglomération s'affirme. Autour de 1910, au début de sa période la plus brillante et prospère, Barre atteint sensiblement la taille qu'elle conservera jusqu'en 1940, alors que s'amorcera son déclin. Notre propos est de rendre compte des premiers résultats de la compilation et de l'analyse des données recueillies concernant trois instantanés de la population de Barre, en 1870, 1900 et 1910. Ce travail s'inscrit dans une recherche plus large, couvrant l'histoire de Barre entre 1870 et 1940².

1. Parmi les études de collectivités urbaines les plus influentes, on peut relever celles de Stephan Thernstrom, *Poverty and Progress, Social Mobility in a Nineteenth-Century City* (Cambridge, 1964); *The Other Bostonians: Poverty and Progress in the American Metropolis, 1880-1970* (Boston, 1973); Sam Bass Warner, *Streetcar Suburbs: The Process of Growth in Boston, 1870-1900* (1962); Thomas Kessner, *The Golden Door: Italian and Jewish Immigrant Mobility in New York City, 1880-1915* (1977); Clyde et Sally Griffen, *Natives and Newcomers: The Ordering of Opportunity in Mid-Nineteenth Century Poughkeepsie* (1978); Tamara Hareven, "The Laborers of Manchester, New Hampshire, 1912-1922: The Role of Family and Ethnicity in Adjustment to Industrial Life", *Labor History*, 16, Spring 1975, pp. 249-265; Hareven, "Family Time and Industrial Time: Family and Work in a Planned Corporation Town, 1900-1924", *Journal of Urban History*, I, May 1975, pp. 365-389; Theodore Hershberg, ed., *Philadelphia: Work, Space, Family and Group Experience in the Nineteenth Century* (New York, 1981); Alan Dawley, *Class and Community: The Industrial Revolution in Lynn* (Bambridge, Maaa, 1976); Anthony F.C. Wallace, *Rockdale: The Growth of an American Village in the Early Industrial Revolution* (New York, 1978); *Saint Clair: A Nineteenth-Century Coal Town's Experience with a Disaster-Prone Industry* (New York, 1987).

2. Cf. Tableau 1.

Barre, « boom-town » industrielle aux dimensions relativement restreintes (près de 14 000 habitants au sommet de sa croissance), nous offre l'exemple d'une ville dont la composition ethnique, exceptionnelle pour le Vermont, est une des plus intéressantes de la Nouvelle-Angleterre. À l'origine, les travailleurs de la pierre sont recrutés dans la région, puis des Anglais et des Écossais y émigrent. À compter de 1895 environ, et jusqu'à la Première Guerre mondiale, les Italiens du nord s'y établissent en nombre tel qu'ils représentent à un moment donné l'ethnie la plus importante de la ville. La région attire également un certain nombre de Canadiens, dont plusieurs Canadiens français, qui y trouvent un emploi dans l'industrie du granite, surtout au cours des années 20.

Même si l'histoire de la ville est riche d'enseignements nombreux pour l'étude de l'industrialisation, de l'immigration, de l'urbanisation et de l'histoire du travail en Nouvelle-Angleterre, elle a reçu peu d'attention de la part des chercheurs³. On observe cependant un récent regain d'intérêt pour cette ville et ses habitants qui, dans le cadre du Federal Writers' Project des années 30, fut l'objet d'une importante enquête, d'ailleurs utilisée ces dernières années par Ann Banks et Stewart Doty⁴. Plus récemment, le Smithsonian Institute consacrait une exposition à la taille et à la sculpture du granite et un film sur le sujet, *Men of Stone*, était primé. Contrairement à plusieurs travaux récents en histoire sociale, cette recherche n'entend pas isoler les groupes qui, à Barre, ont pu se retrouver à la limite de la subsistance, ceux qui ont pu souffrir du chômage, d'analphabétisme ou d'autres déficiences sociales. Nous nous intéressons davantage à la collectivité dans son ensemble, les travailleurs, bien sûr, mais aussi les élites, les femmes, les enfants, les immigrants, les autochtones ainsi qu'aux relations qui s'établissent entre tous ces groupes. L'étude plus large dans laquelle cet article s'inscrit traitera également de l'impact des changements technologiques et de la sécurité et de la santé au travail.

Barre en 1870 : une communauté rurale

Même si l'exploitation du granite est courante dans la région de Barre tout au cours du XIX^e siècle, elle n'a encore qu'une importance marginale en

3. Il n'existe aucune histoire véritable et complète de la ville. William Jeffrey (*The Granite City*, Concord, N.H., 1903) a relevé certains points intéressants de l'histoire de Barre dans sa chronique des premières années de l'agglomération, mais l'approche est institutionnelle et centrée exclusivement sur les élites. Quelques articles et thèses complètent la littérature historique sur le sujet. Par exemple : Paul Demers, "Labor and the Social Relations of the Granite Industry in Barre", n.p., Goddard College, 1974; Marion McDonald, "The Granite Years: Barre, Vermont, 1880-1900", n.p., The University of Vermont, 1978; Peter B. Liveright, "Unionism and Labor Relations in the Granite Industry, Barre, Vermont", n.p., Goddard College, 1943.

4. Ann Banks, *First Person America* (New York, 1980); Stewart Doty, *The First Franco-Americans* (Orono, 1985).

1870⁵. Le recensement de la population indique bien qu'on y dénombre quelques douzaines de tailleurs de pierre, d'aiguiseurs, de forgerons, de charretiers et d'autres ouvriers pratiquant des métiers reliés à l'extraction et à la transformation du granite, mais l'ensemble de la population est encore semi-rurale et l'activité économique davantage dépendante de l'agriculture.

Globalement, la ville stagne sur le plan démographique. De 1860 à 1870, la population ne s'accroît que de 43 habitants⁶. Le secteur des travaux ménagers regroupe 46 p. 100 de la population et l'agriculture 33 p. 100, dont les fermiers propriétaires (14 p. 100) et les travailleurs agricoles (11 p. 100). Les fermiers détiennent 77 p. 100 de la valeur immobilière et retirent 68 p. 100 des revenus; leur revenu moyen s'établit à 2 141 \$, soit cinq fois plus que la moyenne *per capita*. Les secteurs autres que l'agriculture occupent donc une position inférieure. La construction emploie 3,9 p. 100 de la population qui retire 2,5 p. 100 des revenus. Pour le commerce et les services, les professions libérales et le secteur industriel, les pourcentages sont de 3,5, 2,3, 6. En somme, Barre ressemble fort à la petite ville de dimension moyenne du Vermont décrite par Hal S. Barron dans *Those Who Stayed Behind*⁷. Si ce n'était le développement du secteur de la pierre, la ville suivrait sans doute une évolution semblable à celle de Chelsea et des autres villes rurales dont la population diminue et qui stagnent économiquement dans la dernière moitié du XIX^e siècle.

Les ouvriers qualifiés appartiennent majoritairement aux métiers traditionnels (tonneliers, cordonniers, charpentiers, menuisiers et autres), caractéristiques du secteur artisanal pré-industriel. La seule véritable industrie de la ville est la manufacture de fourches Stafford and Holden, fondée en 1861; elle embauche 13 personnes en 1870. Les emplois reliés au secteur de la pierre sont peu nombreux, moins de 2 p. 100 de l'ensemble, et les 11 tailleurs de pierre déclarent des revenus annuels de 159 \$ seulement en moyenne, alors que le seul commerçant de pierre déclare, lui, des revenus de 500 \$. Quand on sait qu'à l'époque on dénombre 500 travailleurs de la pierre dans le Vermont, on voit que le développement de ce secteur, à Barre, n'est pas très poussé.

Il existe alors une petite classe moyenne formée de médecins, de pasteurs, de professeurs (même si 13 institutrices sur 15 ne déclarent pas de revenus), d'avocats et d'hommes d'affaires. Les femmes (47,5 p. 100 de la population) sont peu nombreuses sur le marché du travail où elles occupent

5. Les données statistiques sur lesquelles se fonde cette étude sont tirées des recensements manuscrits des États-Unis pour 1870, 1900 et 1910. Notre échantillon comprend 25 p. 100 de la population totale pour chaque année. Il s'élève à 472 sujets pour 1870, 2 113 pour 1900, et 2 658 pour 1910. SPSS-X a été utilisé pour le traitement des données.

6. Cf. Tableau 1. Marion E. Blake dans "Barre Chronology", p. 11, prétend même que la population a régressé de 1860 à 1870, passant de 2 000 à 1 880 habitants.

7. Hal S. Barron, *Those Who Stayed Behind: Rural Society in Nineteenth-Century New England*, (Cambridge, 1984).

des emplois de vendeuses, modistes, institutrices ou servantes. Un maigre 3,9 p. 100 des femmes occupe des emplois non manuels et les ménagères représentent 23 p. 100 de la population totale.

La structure sociale fondée sur la famille nucléaire traditionnelle prévaut. Notre échantillon fixe à 23,5 p. 100 le nombre de chefs de famille. Si on ajoute à ceux-ci les épouses, les fils et les filles, soit 54 p. 100 de la population, la proportion de la population vivant dans le cadre de la famille traditionnelle s'établit à 77,5 p. 100. La famille étendue est peu courante. Seulement 3 p. 100 des individus autres que les membres de la famille immédiate sont apparentés au chef de famille. Par contre, 17 p. 100 des habitants de Barre déclarent être pensionnaires, domestiques ou autres employés de la maison. Ce phénomène touche près de 40 p. 100 des ménages. Chambres et pensionnaires constituent un groupe important avec 12 p. 100 de la population. Nous reviendrons sur ce trait significatif. On a aussi relevé un nombre non négligeable de ménages à 2 couples (36 cas pour 16 p. 100) et même à 3 et 4 couples (4 et 1 cas respectivement).

Sur le plan de la composition ethnique, on constate que la population de Barre est très largement de souche anglo-saxonne et autochtone. Avec 2,9 p. 100 seulement de ses habitants nés à l'étranger, la ville se distingue même par rapport à d'autres villes du Vermont, comme Northfield, Montpelier et Waterbury où 12,9, 14,5 et 11,3 p. 100 de la population est formée de gens « nés à l'étranger ». Plus de 96 p. 100 de la population de Barre est originaire du Vermont (82,4 p. 100) ou d'ailleurs aux États-Unis (13,8 p. 100). Contrairement à plusieurs villes de la côte est des États-Unis et de la Nouvelle-Angleterre, Barre ne compte qu'une poignée de personnes nées en Irlande, en Angleterre, en Écosse ou au Canada, et ces statistiques sont à peine modifiées lorsqu'on prend en considération la nationalité des parents. En 1870, les Canadiens constituent encore l'essentiel du contingent des citoyens « nés à l'étranger ». Fait à noter, la ville ne compte qu'un seul noir, un jeune ouvrier agricole de 22 ans.

Il n'est pas surprenant de voir les Vermontois d'origine dominer l'échelle occupationnelle et 76,9 p. 100 des personnes nées à l'étranger travailler comme ouvriers agricoles, domestiques ou ménagères. Constitué de 60 p. 100 d'hommes et de 40 p. 100 de femmes, ce groupe comporte plus de nombres masculins que la collectivité en général. Soixante-sept pour cent des personnes qui en font partie vivent avec leur famille, alors que 33 p. 100 demeurent en chambre ou en pension, pourcentage plus élevé encore une fois que parmi les Américains de souche. En 1870, la plupart des membres de ce groupe ne déclarent pas de revenus lors du recensement.

Quelques années, donc, après la fin de la guerre de Sécession, Barre est encore une collectivité relativement homogène, dominée par la population blanche autochtone, avec une structure sociale s'appuyant sur la famille nucléaire traditionnelle et dont le développement industriel n'est pas

véritablement amorcé. En quelques années et grâce au granite, la situation va changer du tout au tout.

L'émergence de la ville du granite, 1870-1900

La qualité de la pierre extraite des carrières de Barre était reconnue depuis longtemps. Entre 1832 et 1838, par exemple, on avait utilisé ce matériau pour construire le « State House » de Montpelier. Mais la demande n'était pas très forte, les capitaux et la main-d'œuvre qualifiée manquaient et la technologie n'était guère développée. Après la guerre civile, cependant, la demande, stimulée par la construction d'édifices somptueux et de routes et par la confection de monuments commémoratifs et de stèles funéraires, va provoquer des changements technologiques importants. On perfectionne les « derricks » pour la manipulation des pierres, les abrasifs sont améliorés et la dynamite, beaucoup plus efficace, remplace la poudre noire dans les carrières. De plus, à compter de 1875, Barre est reliée au Vermont Central Railroad, ce qui ouvre de grandes possibilités pour l'accès à un marché plus étendu. Enfin, après 1888, the « sky route », un chemin de fer de 46 kilomètres, propriété de la Granite Railway Co., s'élevant de près de 400 mètres sur une distance de 6,4 kilomètres, règle le problème de la difficile liaison entre Barre et « the hill », où sont localisées les carrières. À partir de la fin des années 1870, la main-d'œuvre qualifiée émigre d'Europe. Les Écossais arrivent les premiers; ils sont suivis des Italiens après 1890.

Grâce à l'expansion industrielle de ces décennies, Barre connaît une transformation radicale. Ce village à dominante agricole, typiquement yankee, devient un centre urbain industriel et multiculturel. En 1900, le cœur de la ville compte une population de 8 448 habitants. Elle est répartie en six districts électoraux ayant chacun leurs caractéristiques propres, mais tous centrés sur l'exploitation d'une zone de granite de quatre milles de long par un demi-mille de large, au sud-est de l'agglomération. Les activités agricoles ont été poussées hors des limites de la ville et les industries de l'extraction, de la taille, de la sculpture et du polissage de la pierre ont pris leur place. Les tailleurs de pierre à eux seuls représentent 15 p. 100 de la population totale.

La structure professionnelle, en 1900, reflète l'émergence d'une société industrielle plus mûre où se côtoient ouvriers qualifiés, semi-qualifiés et non qualifiés ainsi qu'une plus large classe moyenne. Huit pour cent de la population active (travailleurs non manuels, membres des professions libérales, propriétaires de carrières, manufacturiers, commis, etc.) côtoie un nombre imposant de travailleurs semi et non qualifiés (27,2 p. 100) et un important contingent de travailleurs qualifiés (22,3 p. 100). Les emplois manuels non industriels ne sont significatifs (29 p. 100) que lorsqu'on prend en compte le travail des femmes à la maison.

Les statistiques concernant les origines des habitants ont également été profondément modifiées. Les Vermontois ne représentent plus que 50,7 p. 100 de la population, contre 82 p. 100, en 1870. Le pourcentage des citoyens « nés

à l'étranger » a bondi à 35 p. 100. Les Écossais dominent avec 12 p. 100, les Italiens suivent avec 8,8 p. 100, les Canadiens anglais avec 4,5 p. 100 et les Canadiens français, avec 3,1 p. 100, viennent ensuite. Avec les années, la natalité, plus élevée chez les immigrants, viendra renforcer cette tendance. Le *Barre City Report* de 1900 le laisse déjà voir. On y note que les Vermontois, avec 50 p. 100 de la population, n'ont enregistré que 22 p. 100 des naissances contre 78 p. 100 pour les immigrants.

La famille nucléaire demeure au centre de la structure sociale. Le pourcentage de chefs de ménages se situe à 20,3 p. 100, en légère régression par rapport à 1870. Mais celui des femmes, fils et filles, par rapport à la population globale, a augmenté considérablement. Il se situe maintenant à 60,2 p. 100. Dix-sept pour cent des personnes recensées déclarent n'avoir aucun lien avec le chef de ménage et le pourcentage des chambreurs et pensionnaires oscille toujours autour de 15.

La répartition de la population dans les six districts se révèle sensiblement équivalente en termes purement numériques, mais lorsqu'on tient compte de l'origine ethnique et de la profession, on réalise l'importance de ces facteurs dans la concentration. Le district le plus habité est le 3^e, qui regroupe 21,8 p. 100 de la population de la ville, suivi des districts 4 (17,5 p. 100), 5 (17,1 p. 100), 6 (15,3 p. 100), 2 (14,2 p. 100) et 1 (13,9 p. 100). Un examen des origines ethniques dans chaque district, en fonction des professions, nous révèle, par exemple, une concentration de Vermontois occupant des emplois non manuels dans le quartier 2 (34,5 p. 100) et d'Américains nés à l'extérieur du Vermont occupant des emplois semblables dans le quartier numéro 3 (37,1 p. 100). Parmi les gens « nés à l'étranger », les Écossais travailleurs non manuels sont à peu près également répartis dans les quartiers 2, 4 et 6 (25 p. 100 chacun), mais ils ont beaucoup moins nombreux dans le quartier numéro 1 (15 p. 100), et ils sont pratiquement absents des quartiers 3 et 5 (5 p. 100 chacun). Les travailleurs non manuels canadiens se concentrent surtout dans les quartiers 1 (33 p. 100), 3 (25 p. 100), 2 (16,7 p. 100) et 5 (16,7 p. 100). Les rares travailleurs non manuels d'origine italienne se regroupent surtout dans le quartier numéro 5 (80 p. 100), les autres habitant le quartier numéro 3 (20 p. 100).

Le même phénomène de regroupement par ethnie est observable chez les travailleurs manuels non industriels. Les Vermontois se concentrent davantage dans les quartiers 3, 2 et 6, avec respectivement 26,7 et 18,5 p. 100 dans le cas des deux derniers. Les Américains non vermontois se retrouvent principalement dans les quartiers 6 (29,8 p. 100) et 3 (22,3 p. 100). Les Écossais suivent un modèle semblable de concentration dans les quartiers 4 et 6 (29,1 et 17,9 p. 100). Les Canadiens se regroupent dans les mêmes quartiers que les Américains et dans des proportions semblables : 23 p. 100 dans le quartier 3 et 20,5 p. 100 dans le 6, ce qui permet de penser qu'il y avait une certaine affinité culturelle entre ces deux groupes. Il est intéressant de noter que les Canadiens semblent se répartir plus également que les autochtones à travers

les districts. Mais on se rend vite compte qu'il s'agit d'une illusion quand on distingue les Canadiens français des Canadiens anglais. L'inégalité de distribution de ceux-là compense la concentration de ceux-ci. En effet, les Canadiens français se concentrent dans trois quartiers seulement (4, 5 et 6) et dans la même proportion dans chaque cas, soit 25 p. 100. Dans le quartier numéro 1, on ne trouve pas un seul Canadien français. Les Italiens du même groupe occupationnel suivent le même modèle de concentration. Par exemple, 73 p. 100 d'entre eux habitent le quartier numéro 5. Il apparaît ainsi que l'ethnicité, plus que la profession, détermine la résidence.

Chez les travailleurs industriels, on retrouve une tendance similaire à la concentration, d'autant plus marquée lorsque la variable ethnique est prise en compte. En 1900, les quartiers 3, 4, 5 et 6 comptent la plus forte proportion de travailleurs industriels. Ceux qui ont vu le jour au Vermont résident davantage dans les quartiers 3 (28,3 p. 100) et 6 (19,6 p. 100) à côté des autres Américains. Quant aux Écossais regroupés dans le quartier numéro 4 (32 p. 100), ils représentent la plus forte concentration ethnique par profession après celle des Italiens du quartier 5. Les autres quartiers regroupent des Écossais dans des proportions qui se situent entre 10 et 19 p. 100, ce qui nous permet de penser que ceux-ci se retrouvent dans des quartiers à fort pourcentage d'autochtones et d'étrangers. Les travailleurs canadiens du secteur industriel sont moins uniformément distribués que les Écossais, puisqu'ils se concentrent à 50 p. 100 dans deux quartiers seulement (6 et 3). Les Canadiens français du même secteur adoptent aussi le quartier 6 (39,1 p. 100) où vit une bonne partie des autochtones (32,7 p. 100). Les travailleurs industriels italiens se regroupent à 75 p. 100 dans le quartier 5. Si les quartiers 3 (11,3 p. 100) et 4 (8,2 p. 100) comptent un certain nombre de travailleurs industriels italiens, tel n'est pas le cas pour le quartier 1 (5,8 p. 100), où les Canadiens français sont aussi pratiquement absents.

Accentuation du caractère industriel, 1900-1910

D'autres aspects des données du recensement de 1900, comme la propriété ou les chambreurs et les pensionnaires, mériteraient qu'on s'y arrête. On les considérera plutôt dans l'examen de la réalité sociale de 1910. Les années 1900 à 1910 produisent les plus hauts taux annuels d'immigration aux États-Unis. Cette immigration, en provenance du sud de l'Europe et plus particulièrement d'Italie, a inévitablement une influence marquante sur Barre, qui offre un débouché important à une main-d'œuvre spécialisée dans la taille et la sculpture de la pierre. En 1910, la population totale a augmenté de 20 p. 100 par rapport à 1900 et l'apport étranger a grimpé à 38,9 p. 100. La proportion de la population qui compte au moins un parent d'origine étrangère atteint 65,9 p. 100. Les principaux groupes ethniques sont les Italiens, qui constituent maintenant 14,2 p. 100 de la population totale, les Écossais (12,4 p. 100) et les Canadiens (6,1 p. 100). Toutes les autres ethnies regroupées réunissent 6,2 p. 100 de l'ensemble de la population.

Comme en 1900, la résidence se concentre selon l'ethnie. Ce trait est encore plus marqué pour les immigrants de fraîche date. Par exemple, 53 p. 100 des Italiens résident dans le quartier numéro 5 et 20 p. 100 dans le quartier 4. Il s'agit de la plus forte concentration parmi tous les groupes ethniques. Les Vermontois, plus également distribués, se concentrent, comme en 1900, dans les quartiers 3 (23,8 p. 100) et 2 (21,7 p. 100). Les Américains non vermontois habitent dans tous les quartiers mais surtout dans le 1 (29,3 p. 100), le 3 (19,5 p. 100) et le 2 (18,3 p. 100). Les Écossais, pour leur part, se retrouvent dans les quartiers 1 (22,6 p. 100) et 4 (28,7 p. 100); ils sont très peu nombreux (5,2 p. 100) dans le quartier 5, où les Italiens dominent. Quant aux Canadiens, ils sont légèrement plus concentrés que dix ans auparavant, puisque 29 p. 100 d'entre eux résident dans le quartier numéro 3.

En ce qui concerne les professions, un peu plus de 23 p. 100 d'entre elles sont maintenant reliées au secteur industriel, ce qui reflète la transformation de la ville. Plus de 26 p. 100 de la population totale est constituée de travailleurs semi ou non qualifiés et 22,6 p. 100 de travailleurs qualifiés. Le travail non manuel occupe 9,7 p. 100 des citoyens. Il existe d'ailleurs encore, en 1910, une forte relation entre profession, ethnicité et distribution dans l'espace urbain. Soixante-quatorze pour cent des gens de classe moyenne nés au Vermont, tels que manufacturiers, commerçants et professionnels, résident dans seulement deux quartiers, le 2 (45,2 p. 100) et le 3 (28,6 p. 100). Les autres Américains du même groupe vivent à 41,7 p. 100 dans le quartier 1, mais on les retrouve aussi dans le 2 et le 3. Écossais et Canadiens, à des degrés plus faibles, habitent eux aussi dans les quartiers 1, 2 et 3. Le cas des Italiens, par contre, fait ressortir l'importance de l'ethnicité. En effet, manufacturiers, commerçants et professionnels italiens ont tendance à s'installer en bon nombre (36,8 p. 100) dans le quartier 5, d'où les autres sont pratiquement absents.

Chez les travailleurs non manuels, les Américains dominent de toute évidence, puisqu'ils forment 71 p. 100 de l'effectif du groupe en 1910. Les Écossais, les Canadiens et les Italiens regroupent pour leur part 10,6, 8,2 et 7,1 p. 100 des membres du groupe. Il semble bien que du point de vue de la résidence, cette catégorie de travailleurs a davantage tendance à se regrouper par occupation que par ethnie. Ainsi, 66 p. 100 des Italiens, 55 p. 100 des Écossais et 36 p. 100 des Vermontois habitent dans le quartier 3. Seuls les Canadiens de cette catégorie échappent à cette règle. Ils se concentrent prioritairement dans le quartier 2, mais on voit quand même 28,6 p. 100 d'entre eux habiter le quartier 3, ce qui témoigne de l'attraction de ce coin de la ville.

Les travailleurs qualifiés sont mieux distribués à travers la ville que ceux de la catégorie précédente. Les Italiens dominent avec 30,8 p. 100 de l'échantillon, suivis des Écossais avec 24,2 p. 100. Quant aux Canadiens, ils ne comptent que pour 6,5 p. 100 de ce groupe. La forte proportion de travailleurs qualifiés qui sont d'origine étrangère fait de Barre un cas

intéressant. Quatre-vingt-douze pour cent des Italiens et 94 p. 100 des Écossais travaillent la pierre. Ils forment les secteurs de la main-d'œuvre les plus qualifiés et les mieux payés. La classe ouvrière de la ville est donc dominée par les travailleurs d'origine étrangère et le cas n'en devient que plus intéressant. Les Vermontois et les autres Américains ne représentent, en 1910, que 26 p. 100 de la force de travail industrielle. Quant aux Canadiens et autres groupes étrangers, ils fournissent un apport négligeable. Les degrés de qualification exigés pour le travail de la pierre et les traditions de l'industrie en Europe et en Amérique empêchent la répétition du phénomène des villes textiles de la Nouvelle-Angleterre qui avaient accueilli nombre de Canadiens français, par exemple. Ceux-ci s'installent à Barre, à compter des années 20. Ils s'engagent comme briseurs de grève, lors de conflits de travail.

L'examen de la distribution de la propriété, en 1910, est également révélateur. Parmi les 976 personnes de notre échantillon auxquelles nos catégories de propriétaire, locataire et chambreur-pensionnaire pouvaient s'appliquer, deux groupes se distinguent particulièrement comme propriétaires dans des proportions quasi identiques de 33 et 31 p. 100, soit les Vermontois et les Canadiens. Chez les Italiens, seulement 8 p. 100 se déclarent propriétaires; quant aux Écossais, ils font mieux avec 18 p. 100. Le nombre de locataires et de chambreurs-pensionnaires est élevé pour tous les groupes ethniques. Les Italiens atteignent les plus hauts pourcentages dans les deux catégories, en 1910 : 47,9 p. 100 de locataires et 44,1 p. 100 de chambreurs-pensionnaires. Les proportions sont plus équilibrées chez les Écossais avec 42,2 p. 100 de locataires et 39 p. 100 de chambreurs-pensionnaires, contrairement aux Canadiens qui sont proportionnellement autant locataires que les Italiens (46,2 p. 100), mais beaucoup moins chambreurs-pensionnaires (20,5 p. 100). Ce qui est davantage surprenant, c'est la proportion relativement élevée de Vermontois et d'Américains qui sont locataires ou chambreurs-pensionnaires. Les Vermontois qui jouissent des plus forts pourcentages de propriétaires et des plus faibles taux de locataires sont quand même chambreurs-pensionnaires à 35,4 p. 100 et les autres Américains le sont à 38,5 p. 100. Le phénomène est donc considérable et transcende les groupes ethniques.

De toute évidence, les arrivants les plus récents ont davantage tendance à se faire locataires ou pensionnaires, en 1910. Nos statistiques permettent de vérifier que la propriété s'accroît considérablement avec la durée de la résidence aux États-Unis (pas nécessairement à Barre). Les progrès les plus remarquables se situent après cinq ans de séjour aux États-Unis. Seulement 0,8 p. 100 des résidents qui y sont établis depuis cinq mois et moins. Le taux monte à 8,6 p. 100 dans le cas de ceux qui le sont depuis six à dix ans et il grimpe à 19,6 p. 100 quand les gens y vivent depuis onze à vingt ans.

Les mêmes règles semblent guider la location ou l'hébergement en chambre ou pension. La très large majorité (80,9 p. 100) des résidents de moins de cinq ans vivent en pension et seulement 18,3 p. 100 d'entre eux sont

locataires. Dans le cas des résidents établis depuis six à dix ans, la proportion des locataires monte de façon dramatique à 52,5 p. 100 et celle des pensionnaires diminue à 38,8 p. 100. La tendance se confirme pour les résidents établis depuis onze à vingt ans : ils sont locataires à 56,8 p. 100 et pensionnaires à 23,6 p. 100. Chez les personnes qui résident aux États-Unis depuis plus de vingt ans, la propriété double presque à 35,7 p. 100, alors que les locataires et les pensionnaires représentent respectivement 51,7 et 12,6 p. 100 de l'échantillon.

L'expérience des Canadiens français, semblable à celle des Écossais en ce qui concerne l'accession à la propriété, illustre bien cette tendance. Cent pour cent de ceux qui sont aux États-Unis depuis moins de six ans sont locataires en 1910; la proportion baisse à 71,4 p. 100 dans le cas de ceux qui y vivent depuis six à dix ans et elle n'est plus que de 30 p. 100 après vingt ans de résidence; 60 p. 100 sont alors propriétaires. Évidemment, ces conclusions se fondent sur un instantané de la situation de 1910 et d'autres recherches seront nécessaires afin de déterminer les dimensions exactes de cette mobilité à travers les années. Il apparaît cependant qu'un fort pourcentage des immigrants qui demeurent à Barre sont propriétaires en 1910. On observe également un rapport semblable entre la durée de résidence et la vie en chambre ou en pension.

Les différentes statistiques précédentes soulignent l'importance du phénomène de la résidence en chambre ou en pension à Barre. La littérature historique relative aux questions reliées à la famille ou au ménage nous en a beaucoup appris sur l'importance socio-économique de la chambre et de la pension dans la collectivité. L'historiographie a eu tendance à insister sur l'importance de cette transition-tampon qui protège la personne qui demeure en chambre ou en pension — qu'elle soit immigrante, migrante urbaine ou rurale déracinée — contre les dures réalités de son nouvel environnement. Les pensionnaires et les hommes qui vivent en chambre sont généralement vus comme de jeunes hommes célibataires, sans famille, nouvellement établis à la ville, qui cherchent à trouver résidence auprès de familles de même origine ethnique qu'eux. Dans le cas des chefs de ménage, on considère qu'ils assurent la subsistance, par exemple, de veuves sans pension ou sans revenus, ou un revenu d'appoint aux familles nucléaires intactes.

Même s'il est très difficile de le vérifier, le fait de recevoir des chambreurs ou des pensionnaires pouvait aussi représenter une façon de s'acquitter d'obligations à l'égard de la famille, d'amis, de la collectivité du village ou de la ville d'origine, ou tout simplement à l'égard de nouveaux arrivants de même origine ethnique. Il pouvait aussi s'agir d'une nécessité économique découlant d'une économie politique fondée sur une mauvaise distribution de la richesse, de bas salaires, l'absence de sécurité sociale pour les veuves ou les personnes âgées et la rareté de logements. Mais ces explications ne suffisent pas, selon

nous, car elles ne tiennent pas suffisamment compte de la dimension culturelle du phénomène⁸.

Dans l'étude plus large, dont cette note de recherche n'est qu'une présentation préliminaire, nous traiterons davantage de la structure familiale. Pour les besoins de cet article, nous nous limiterons à considérer le chambreur ou le pensionnaire en 1910. Lorsque toutes les données des recensements de 1870-1910 auront été codées, nous pourrons retracer l'évolution de cet important groupe au point de vue de l'âge, du sexe, de l'origine ethnique, de l'occupation, de la taille du ménage et des relations qui s'établissent à l'intérieur de celui-ci⁹.

Barre, à cette époque, compte à la fois des maisons de pension dont les propriétaires sont « en affaires », qui sont dûment répertoriées dans le recensement et l'annuaire de la ville, et également des pensions de « famille » qui accueillent un nombre plus restreint de clients. Une étude récente de Mark Peel sur Boston à la fin du XIX^e siècle porte exclusivement sur la maison commerciale¹⁰. C'est une approche qui présente des inconvénients dans le cas de Barre et qui risquerait d'être moins significative. Une maison commerciale, pour Peel, compte au moins un ou une domestique, en tenant pour acquis qu'il est impossible à un tenancier d'accueillir plus de cinq pensionnaires sans une telle aide. Au-delà du caractère arbitraire d'un tel choix, il faut souligner qu'à Barre, la plupart des chambreurs-pensionnaires demeurent dans des maisons où il n'y a pas de domestique. La crise aiguë du logement dans cette ville peut avoir contribué à distribuer plus largement cette population dans divers foyers. De toute façon, il semble que toute étude de ce phénomène, à Barre, qui ne porterait que sur la grande maison de chambres ou de pension à l'exclusion de la maison familiale, défigurerait la réalité et l'importance de ce phénomène socio-économique.

De toute évidence, l'importance de la maison de chambres commerciale semble avoir décliné à Barre, entre 1890 et 1910. Malgré l'augmentation considérable de la population au cours de la période, le nombre de maisons enregistrées au bottin municipal passe de 28 en 1890 à 18 en 1900 et, finalement, à seulement 12 en 1910.

8. À propos des chambreurs et pensionnaires, voir Mark Peel, "On the Margins: Lodgers and Boarders in Boston, 1860-1900", *Journal of American History*, vol. 72, n^o 4 (March 1986), pp. 813-834; Lawrence Glasco, "The Life Cycles and Household Structure of American Ethnic Groups: Irish, Germans, and Native-born Whites in Buffalo, New York, 1855" dans Tamara Hareven, éd., *Family and Kin in Urban Communities* (New York, 1977); Tamara Hareven, "Urbanization and the Malleable Household: An Examination of Boarding and Lodging in American Families", *Journal of Marriage and the Family*, vol. 35 (August 1973), pp. 464-479.

9. Pour une discussion intéressante des problèmes méthodologiques soulevés par cette question, voir Barbara Laslett, "Rethinking Household Structure: A New System of Classification", *Historical Methods*, vol. 15, n^o 1 (Winter 1982), pp. 3-10.

10. Peel, "On the Margins".

Les statistiques précédentes sur la propriété et la location permettaient de soupçonner l'incidence élevée du phénomène de la chambre et pension. En 1910, 12,4 p. 100 de la population recensée est classé parmi les chambreurs, les enfants comptant pour plus de 40 p. 100, les employés, y compris les domestiques, ne représentant que 1,2 p. 100 de la population des ménages, et tous les autres parents du chef de ménage, seulement 5,8 p. 100¹¹. Même s'il existe des variations entre les différentes ethnies, le phénomène de la chambre et de la pension ou pension est relativement élevé dans tous les groupes. En 1910, 44 p. 100 des Italiens, 39 p. 100 des Écossais, 35,4 p. 100 des Vermontois, 38,4 p. 100 des Américains provenant d'autres États et 20,5 p. 100 des Canadiens (on ne fait pas de distinction entre Canadiens français et Canadiens anglais) vivent en chambre ou en pension¹². Nos recherches montrent aussi que dans les ménages associés aux groupes étrangers, on compte plus souvent des personnes sans lien de parenté entre elles que dans les ménages américains. Comme le montre le tableau 4, seulement 7,2 p. 100 des Vermontois vivent dans des ménages où ils n'ont aucun lien de parenté avec le chef de ménage. Ces pourcentages sont beaucoup plus élevés pour les groupes d'origine étrangère : 23,1 p. 100 des Italiens, 22 p. 100 des Écossais et 13,6 p. 100 des Canadiens n'ont aucun lien de parenté avec le chef de ménage dont ils font partie. Il n'est cependant pas dit qu'ils ne puissent être venus des mêmes villages ou des mêmes paroisses.

La durée de résidence à Barre ou aux États-Unis semble nettement influencer la fréquence du phénomène de la chambre ou de la pension et ce phénomène laisse croire que l'acquisition d'une propriété est possible. Dans le cas des Italiens établis aux États-Unis depuis moins de six ans, 53,7 p. 100 vivent en chambre ou en pension. Pour les Écossais dans la même situation, le pourcentage est de 53,7. Après dix ans de résidence, ces pourcentages, pour les deux groupes, tombent à 22,1 et 29,9, respectivement. La baisse se poursuit dans le cas des résidences qui datent de onze à vingt ans. Pour les Italiens, le pourcentage s'établit à 19,1 p. et la chute est particulièrement dramatique dans le cas des Écossais où le pourcentage est de 10,4 p. 100¹³.

À cause de la nature très spécialisée du travail de la pierre à Barre, il ne faut pas se surprendre du grand nombre d'ouvriers qualifiés qui sont chambreurs ou pensionnaires. Plus de 63 p. 100 des gens dans cette situation sont des ouvriers qualifiés, contre 21,8 p. 100 d'ouvriers semi ou non qualifiés, et 14,6 p. 100 font partie de la catégorie des non-manuels, des professionnels, des manufacturiers ou des propriétaires¹⁴.

Plusieurs exemples plus précis de cas de chambreurs ou pensionnaires et du ménage d'accueil, exemples qui restent à approfondir, nous permettent néanmoins de saisir l'éventail considérable qui s'établit suivant l'âge, la

11. Cf. Tableau 2.

12. Cf. Tableau 3.

13. Cf. Tableaux 5 et 6.

14. Cf. Tableau 7.

profession et l'ethnie, en même temps que la tendance à demeurer dans des ménages aux origines ethniques semblables.

William Webster, par exemple, est manutentionnaire dans un hangar à granite. Âgé de 21 ans et originaire du Maine, il demeure dans le quartier numéro 1, au 68, rue Maine sud. Le voisinage, comme nous l'avons vu, est autochtone. Webster vit avec un autre pensionnaire dans la résidence d'une veuve de 65 ans qui est originaire du Vermont. Clarence Cutler, du 78 de la même rue, est un charpentier de 53 ans qui vit dans la maison d'une veuve de 51 ans et de sa mère âgée de 81 ans. Cutler est le seul pensionnaire de la maison. George Sutherland est un jeune tailleur de pierre de 26 ans. Écossais d'origine, il réside au 111, rue Maine sud. Les deux autres pensionnaires, également Écossais, sont âgés respectivement de 42 et 29 ans. La famille d'hébergement est également écossaise. Tous les pensionnaires vivent aux États-Unis depuis moins de trois ans.

Dans le quartier 5, à prédominance italienne, la tendance est semblable. Les pensionnaires sont pour la plupart jeunes, célibataires, de sexe masculin et arrivés aux États-Unis généralement au cours des dernières années. Presque sans exception, ils vivent dans des familles dont ils partagent l'origine ethnique. Ugo Alponi, par exemple, a 30 ans, est tailleur de pierre et vit dans la maison d'une veuve italienne et de ses trois filles. Quatre autres pensionnaires italiens, âgées de 24 à 55 ans, habitent également cette maison de la rue Maine nord. Toujours dans le quartier 5, au 27, Granite Hill, on retrouve une personne qui se dit propriétaire de maison de pension et qu'on pourrait définir comme un exemple typique. Carolina Bottiga, 43 ans, veuve d'origine italienne vivant aux États-Unis depuis 1892, accueille chez elle trois pensionnaires, également italiens. Le fils et la fille de madame Bottiga complètent le ménage. Une voisine, Amelia Colombo, veuve, émigrée aux États-Unis plus récemment, soit en 1902, loge quatre pensionnaires, âgés entre 19 et 35 ans, tous des Italiens. Amelia Colombo a cinq enfants vivant à la maison. Ces deux femmes ont manifestement choisi cette façon de subvenir à leurs besoins, soit parce qu'elles ne peuvent pas ou soit parce qu'elles ne désirent pas travailler à l'extérieur du foyer.

Le rôle des femmes comme tenancières de maisons de chambres est particulièrement frappant à Barre. Exclues pour ainsi dire du marché du travail — elles n'occupent que 0,3 p. 100 des emplois industriels en 1910 —, les femmes célibataires, veuves ou même mariées peuvent trouver dans cette activité une occupation et un revenu. Certaines œuvrent même dans le secteur de la maison commerciale. Des 18 maisons de pension importantes dénombrées en 1900, 12 sont tenues par des femmes d'origine anglo-saxonne. En 1890, 13 des 28 maisons commerciales sont opérées par des femmes anglo-saxonnes et, en 1910, il en est de même de 9 de ces 12 établissements. Ce qui donne à penser qu'un établissement de ce genre n'était pas nécessairement apte à satisfaire les besoins d'un immigrant désireux de rompre son isolement, sauf, bien sûr, s'il pouvait y trouver des compatriotes.

Nos conclusions ne sont pas encore arrêtées. Lorsque nous aurons complété nos données sur l'ensemble de la période, nous pourrions peut-être décrire le phénomène de la montée et du déclin de la « ville du granite ». En 1910, l'industrie de la pierre est à son sommet à Barre, mais les problèmes pointent à l'horizon. Les pierres concurrentes plus tendres (calcaire, grès brun et grès bleu) peuvent être travaillées à la scie à ruban et à la planeuse, ce qui réduit les coûts de production de façon considérable¹⁵. La concurrence d'autres produits, comme le béton, complique aussi les choses. La demande chute et les producteurs plus importants essaient de réagir en coupant les salaires, en accélérant la mécanisation et en réduisant la force de travail. Plusieurs producteurs plus petits, nombreux dans le granite où, à la différence du marbre, il faut investir plus en main-d'œuvre qu'en capital, vont fermer leurs portes¹⁶ ! À partir de 1915, les emplois deviendront moins nombreux à Barre et les relations de travail beaucoup plus difficiles¹⁷.

L'organisation des travailleurs

Les travailleurs de la pierre étaient organisés depuis longtemps et Barre représentait un bastion du syndicalisme, en 1910. Dès 1853, les « maçons libres et unis du granite » tiennent une première réunion. Ils obtiennent une charte en 1855¹⁸. La véritable organisation débute cependant avec la fondation, au printemps de 1877, de la « National Union of Granite Cutters » (NUGC). Ce syndicat, affilié à la « Federation of Organized Trades and Labor Unions » (1881), qui devient l'« American Federation of Labor » (AFL) en 1886, connaît des débuts difficiles dans le contexte de la dépression de 1873-1879. Mais le local de Barre, inauguré en 1886, voit ses rangs, alimentés par l'expansion de l'industrie et de la ville, croître de façon considérable pour devenir rapidement la plus importante filiale du NUGC. En 1905, le syndicat change son nom pour celui de « Granite Cutters' International Association of America ». En 1910, il compte environ 15 000 membres dont 1 825 sont des tailleurs de Barre¹⁹. De leur côté, les travailleurs des carrières se regroupent, en 1903, par la réunion d'une vingtaine de « federal unions », au sein de la « Quarry Workers International Union of North America ». Affiliée à

15. Pour une analyse intéressante de l'impact des changements technologiques dans la transformation de la pierre, voir Irwin Yellowitz, *Industrialization and the American Labor Movement, 1850-1900*, (Post Washington, 1977), pp. 76-81.

16. Entre 1900 et 1910, le nombre d'entreprises spécialisées dans la sculpture, la statuaire et les monuments passe, par exemple, de 95 à 37 pendant que le nombre de carrières et de marchands de granite demeure relativement stable. Voir *Barre City Directory, 1900-1910*, section « business ».

17. Edwin Fenton, *Immigrants and Unions* (New York, 1975), p. 439; Marion McDonald, "The Granite Years: Barre, Vermont, 1880-1900" (Burlington, 1978), pp. 14-15, 74-75.

18. S.A., *Barre in Retrospect, 1776-1976* (Barre, 1975), p. 7.

19. Gary M. Fink, éd., *Labor Unions* (Westport, 1977), p. 136; McDonald, "The Granite Years", p. 8.

l'« AFL », la nouvelle organisation établit ses quartiers généraux à Barre. Elle constitue l'aboutissement de deux autres tentatives plus éphémères, « The Quarrymen's National Union of the USA » (1890-1900) et « The National Slate Quarrymen's Union] (1895-1898)²⁰.

Un nombre considérable d'autres travailleurs se sont aussi syndiqués : les polisseurs, en 1890, les affûteurs, en 1889, mais aussi des ouvriers non reliés au secteur de la pierre, de telle sorte qu'au début du XX^e siècle, presque tous les salariés de Barre font partie d'une des quinze organisations ouvrières de la ville²¹. D'après les résultats de notre enquête et les estimés des différents auteurs à propos des adhésions syndicales²², le secteur de la pierre est syndiqué dans sa totalité ou presque. Barre élit d'ailleurs un maire travailliste, en 1910, ce qui illustre l'importance du mouvement syndical et, en 1916, un socialiste, Robert Gordon, est élu premier magistrat de la ville.

Si le pouvoir des syndicats s'est affirmé, les patrons, de leur côté, ne sont pas demeurés inactifs et se sont ajustés aux efforts des organisations ouvrières pour modifier les rapports de force. Avec l'expansion et la création de plus grosses entreprises, les relations entre patrons et ouvriers deviennent beaucoup plus impersonnelles et la concurrence, alimentée et accélérée par les changements technologiques, exerce une pression constante sur les salaires qui ont tendance à se fixer au niveau le plus faible si les travailleurs demeurent isolés. Les syndicats tentent de remédier à la faiblesse du travailleur isolé qui ne peut espérer triompher seul et qui, dans le contexte américain, ne peut compter sur la solidarité de classe qui, en Europe, par exemple, va souvent réunir syndiqués et non-syndiqués dans une même lutte. Face à l'adversaire, les patrons se regroupent. Dès 1879, ils créent la « Granite Manufacturers' Association » et en 1889, le chapitre de Barre s'affilie au « New England Granite Manufacturers' Association²³ ».

Pour l'essentiel, outre bien sûr les demandes relatives aux salaires et aux heures de travail, les revendications syndicales des premières années touchent la question centrale de l'atelier syndiqué qui oblige les nouveaux employés à se syndiquer après un certain temps et à le demeurer. Les salaires des travailleurs de la pierre, pour la plupart qualifiés, sont relativement bons. Dans les années 1880, ils se situent entre 1,75 \$ et 2 \$ par jour. La journée de travail est alors de 10 heures. Dans les années 1890, on tente de réduire la journée à 9 heures de travail, sans réduction de salaire. Les succès à ce sujet sont très relatifs, mais progressivement, les syndiqués parviennent à imposer l'atelier fermé : en 1896, la « Barre Granite Manufacturers' Association » accepte que

20. Fink, *Labor Unions*, pp. 360-361.

21. McDonald, "The Granite Years", pp. 69-70, 73-74.

22. McDonald, "The Granite Years", p. 8; Otto Johnson, "The Labor Situation in the Granite Industry in the Barre District Vermont" (Washington, 1928), p. 370-A.

23. Liveright, "Unionism and Labor Relations", p. 9.

les emplois dans les entreprises de ses membres soient réservés aux syndiqués²⁴. Cette victoire est cependant emportée de haute lutte, après de multiples confrontations, en particulier celle de 1892, au cours de laquelle le patronat a véritablement tenté de briser le syndicat.

La tradition faisait qu'à Barre, au printemps, employeurs et syndicats s'entendaient sur une échelle de rémunérations²⁵. Sinon, c'était la grève ou le lock-out. En 1892, les employeurs exigent une liste des tarifs pour le 1^{er} janvier, sinon ils menacent de recourir au lock-out. Le syndicat ne peut accepter ce changement total aux règles du jeu qui le prive d'un de ses leviers importants. L'hiver est la saison morte; toute grève commencée à ce moment, et c'est ce que le patronat veut imposer, est condamnée d'avance. En février, la contreproposition syndicale est rejetée et, en mai, la grève éclate, suivie d'un lock-out général de l'association patronale de Barre, appuyée par celle de la Nouvelle-Angleterre. L'affrontement dure jusqu'en septembre. Le syndicat réussit à faire approuver son échelle par quelques manufacturiers non membres de l'association patronale, mais le coup le plus dur est porté aux propriétaires en août, lorsque William Barclay, un de leurs dirigeants, s'entend avec le syndicat. En septembre, c'est le règlement final, avec légère augmentation de salaire, entente sur le 1^{er} mars comme date de clôture du contrat et, surtout, la survie du syndicat qui doit cependant accepter des clauses de non-discrimination (atelier ouvert)²⁶. En 1896, les tailleurs de quelques « sheds » se mettent en grève pour quelques jours et l'association patronale accepte d'éliminer les provisions d'atelier ouvert. L'atelier ouvert est accepté dans l'ensemble des entreprises et le demeurera jusqu'à l'offensive de l'« American Plan » des années 20.

Les affrontements demeurent nombreux au cours des années subséquentes et jusqu'en 1910, mais aucun de ceux-ci n'atteint l'intensité et l'importance de la grève de 1892. La plupart des revendications touchent les salaires, le temps supplémentaire, les règles d'apprentissage, les mécanismes d'arbitrage et de griefs et la durée de la journée de travail. C'est seulement avec les années 20, l'« American Plan » et les changements technologiques influant sur la santé des travailleurs que le militantisme ouvrier va atteindre le même niveau et que des affrontements aussi importants vont se produire, en particulier la grande grève de 1922.

Barre est donc rapidement passée du statut de village yankee à celui de petite ville industrielle multi-ethnique et elle aborde, à la fin de la période que nous avons couverte, une phase difficile. Elle amorcera d'ailleurs bientôt un déclin sensible. Nous avons posé ici les bases d'une exploration beaucoup plus vaste de ce laboratoire bien particulier qu'a été Barre et nul doute que de

24. *Ibid.*, p. 11.

25. Les travailleurs de la pierre étaient en réalité payés selon un tarif établi à la pièce.

26. McDonald, "The Granite Years", pp. 62-68.

nombreux coups de sonde sont encore nécessaires, mais ces résultats préliminaires sont extrêmement encourageants.

Nous découvrons le cas d'une petite ville industrielle (à industrie unique) dont la population relativement restreinte et ethniquement bigarrée peut facilement être étudiée avec précision. Ce n'est sûrement pas un cas exceptionnel, mais Barre nous permet par ailleurs d'étudier un modèle d'industrialisation, hors des grands centres urbains, dans un environnement globalement rural. De ce point de vue, les perspectives ouvertes par l'analyse d'un tel cas sont intéressantes, compte tenu des interrogations actuelles dans des domaines comme l'histoire des travailleurs, de l'immigration, des collectivités urbaines et de l'histoire sociale en général. L'objectif que nous nous sommes fixé de scruter l'évolution de Barre à partir de ces différentes approches et de leurs interrelations est évidemment difficile à atteindre, mais nous croyons qu'il est possible de réaliser une analyse globale de la réalité sociale de la ville. Il est possible, en un mot, de parler de la globalité de l'expérience urbaine des travailleurs, en majorité immigrants, donc membres d'un ensemble de communautés ethniques s'inscrivant dans un contexte industriel particulier, dominé par des autochtones et mis en rapport avec des pratiques et une idéologie syndicales souvent très étrangères. L'analyse à la fois des ethnies *et* des classes, des structures sociales *et* des cultures immigrantes pourrait bouleverser l'image traditionnelle de la ville de Barre.

Tableau 1 Population de Barre, 1860-1910*

	Town**	Augm. %	City **	Augm. %
1860 -	1 839	0,0	—	—
1870 -	1 882	2,3	—	—
1880 -	2 060	9,5	1 025	—
1890 -	6 812	230,7	4 146	304,5
1900 -	11 794	73,1	8 448	103,8
1910 -	14 928	26,6	10 734	27,1

* Pendant les années d'expansion de Barre, la population du Vermont passe de 332 286 à 355 956, soit une augmentation de 7 p. 100 sur une période de 30 ans.

** En Nouvelle-Angleterre, « town » ou « township » désigne une entité territoriale et politique comprenant aussi bien des espaces ruraux qu'urbains (non incorporés) placés sous l'autorité d'un « town meeting ». La « city » de Barre obtient sa charte en 1895. Les statistiques du « town » comprennent donc les populations des zones environnantes de la « city ».

Source : *Population of Vermont, 1790-1970*, McDonald, p. 3.

Tableau 2 Lien avec le chef de ménage, 1910

	Fréquence	Pourcentage
Chef de ménage	615	23,0
Épouse	451	16,9
Fille	536	20,1
Fils	543	20,3
Mère	8	0,3
Père	4	0,1
Frère-sœur	14	0,5
Belle-mère	15	0,6
Beau-père	3	0,1
Employé (incluant domestique)	31	1,2
Logeur	332	12,4
Non spécifié	4	0,1
Autre membre (non spécifié) de la famille	112	4,2
Total	2 671	

Tableau 3 Nationalité des chambreurs et des pensionnaires à Barre (Vermont), 1910

Origine	Nombre	Pourcentage
Nés au Vermont	90	35,4
Nés ailleurs aux É.-U.	52	38,5
Écossais	73	39,0
Canadiens	18	22,0
Italiens	139	43,7

Tableau 4 Lien avec le chef de ménage, par nationalité, 1910

	Nés/ Vermont	Nés/ U.S.A.	Écossais	Canadiens	Italiens	Autres	Total
Chef de ménage	168	83	116	65	124	54	614
Pourcentage	13,8	20,8	35,5	40,1	32,9	32,8	23,1
Lié au chef de ménage	960	267	139	75	166	76	1 683
Pourcentage	78,9	66,9	42,5	46,3	44,0	42,9	63,3
Non lié au chef de ménage	88	49	72	22	87	43	361
Pourcentage	7,2	12,3	22,0	13,6	23,1	24,3	13,6

Tableau 5 Chambre et pension, location et propriété en fonction de la durée de résidence aux États-Unis, 1910

Nombre d'années	1-5	6-10	11-20	>20	Nés aux États-Unis	Total
Propriétaire						
Nombre	1	12	29	51	115	208
Pourcentage	0,5	5,8	13,9	24,5	55,3	21,8
Locataire						
Nombre	24	73	84	74	133	388
Pourcentage	6,2	18,8	21,6	19,1	34,3	40,7
Chambre et pension						
Nombre	106	54	35	18	145	358
Pourcentage	29,6	15,1	9,8	5,0	40,5	37,5
Total						954

Tableau 6 Chambre et pension, par nationalité et durée de résidence aux États-Unis, 1910

Années	Italiens	Canadiens	Écossais
1 à 5 ans			
Nombre	67	3	36
Pourcentage	51,1	23,1	53,7
6 à 10 ans			
Nombre	29	3	20
Pourcentage	22,1	23,1	29,9
11 à 20 ans			
Nombre	25	3	7
Pourcentage	19,1	23,1	10,4
>20 ans			
Nombre	9	4	4
Pourcentage	3,0	30,8	6,0

Tableau 7 Chambre et pension, par catégories d'occupation, 1910 (en nombre et en pourcentage)

	Manufacturiers et professionnels	Non-manuels	Qualifiés	Semi-et non-qualifiés
Nombre	25	23	210	72
Pourcentage	7,6	7,0	63,6	21,8